



HAL
open science

Bouddhisme mongol et croyances autochtones

Isabelle Charleux

► **To cite this version:**

Isabelle Charleux. Bouddhisme mongol et croyances autochtones. La Mongolie entre deux ères 1912-1913 / Mongolia between two eras, Conseil général des Hauts-de-Seine, 2012, 978-2906599413. halshs-01688769

HAL Id: halshs-01688769

<https://shs.hal.science/halshs-01688769>

Submitted on 19 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bouddhisme mongol et croyances autochtones

Isabelle Charleux
CNRS – GSRL – EPHE

Version auteur - Article publié dans le catalogue La Mongolie entre deux ères / Mongolia between two eras, catalogue bilingue de l'exposition éponyme qui s'est tenue du 28 novembre 2011 au 16 septembre 2012, Boulogne Billancourt : Albert-Khan, musée et jardins, 2012.

Les Mongols ont, dans leur très grande majorité, fait du bouddhisme de rite tibétain leur principal marqueur identitaire, et cette religion a eu depuis le XVI^e siècle un impact très profond sur la culture mongole en général, et sur la littérature et les arts, la vie intellectuelle, la vision du monde et de l'au-delà, ainsi que les conceptions morales et scientifiques (astrologie, médecine et mathématiques) en particulier. La culture mongole ne peut se comprendre sans cette religion universaliste qui devint un des principaux facteurs d'unité culturelle, dépassant les frontières tribales pour lier les Mongols dans une foi commune.

Depuis sa diffusion en Inde, puis en Asie du Sud, du Sud-Est, en Asie centrale et orientale après le V^e siècle avant notre ère, le bouddhisme atteint son extension maximale en Asie avec les Mongols, derniers peuples convertis. À partir des Bouriates de Transbaïkalie, convertis au XVII^e siècle, le bouddhisme gagne la Russie au XX^e siècle, et enfin l'Occident à travers sa diaspora.

Le bouddhisme de rite tibétain et ses aspects politico-religieux

Le bouddhisme de rite tibétain, formé à partir du VII^e siècle de notre ère, appartient au courant Mahayana – le « Grand Véhicule », qui accorde dans son panthéon une place importante aux *bodhisattva*. Il a également intégré une forte composante tantrique – d'où son appellation de Vajrayana, « véhicule de diamant » – et se caractérise par un ensemble de textes, réunis pour la plupart dans deux grands corpus, le *Kanjur* et le *Tanjur*, de doctrines, de rituels, de méthodes initiatiques ainsi qu'un panthéon spécifique.

Bien qu'il mette en valeur le rôle éminent joué par le lama dans cette tradition et présente l'avantage d'éviter toute référence géographique-ethnique, le terme de « lamaïsme » n'existe ni en tibétain, ni en mongol, et n'est plus en usage en Occident, où il évoque pour certains une

religion différente du bouddhisme ¹, parfois même perçue comme une dérive corrompue et hétérodoxe de ce dernier. On préférera alors l'expression de « bouddhisme de rite tibétain », ou encore « bouddhisme tibéto-mongol ».

Le bouddhisme de rite tibétain s'est enrichi d'un panthéon en croissance illimitée, intégrant, outre de multiples formes de bouddhas et de *bodhisattva* divisées en cinq familles et dominées par un bouddha suprême, les grands saints de l'Inde et du Tibet, et des divinités protectrices à l'aspect souvent courroucé et macabre, portant couronnes de crânes et colliers de têtes coupées et dansant sur des charniers. Ces dernières sont souvent des divinités d'origine hindoue, comme Mahakala (forme de Shiva), ou des divinités locales centrasiatiques et tibétaines comme Pehar, qui, vaincues et terrassées par un saint ou un *bodhisattva*, ont « changé de camp », faisant vœu de défendre la doctrine bouddhique. Le caractère accueillant de ce panthéon a facilité l'implantation du bouddhisme dans les pays asiatiques : ainsi en Mongolie, Gengis Khan devint une puissante divinité protectrice. Ces divinités, à têtes, bras et pieds multiples – certaines mains tenant des armes, d'autres pilant les cinq viscères dans une calotte crânienne –, sont pour les laïcs des figures martiales et protectrices, mais symbolisent pour l'initié la destruction de ses propres passions. Les divinités tutélaires (*yidam*), personnalisations de tantras, représentées en union sexuelle avec leur compagne, symbolisent l'union de la sagesse (la conscience de la vacuité universelle) et des moyens pour atteindre l'Éveil ; ce sont les déités attribuées personnellement à chaque méditant. Pour le pratiquant, toutes ces divinités sont des moyens qui permettent de progresser sur la voie de la délivrance ; elles n'ont pas d'existence propre.

Au Tibet, différentes traditions ou écoles – ce ne sont pas des sectes basées sur un schisme puisqu'elles adhèrent à la même doctrine mais diffèrent dans leur choix de privilégier certains textes, rituels, divinités et pratiques – ont pris de l'importance au cours de l'histoire, et sont entrées en rivalité pour s'unir au pouvoir politique. Pour ne citer que les écoles principales, les Nyingmapa, les « anciens », perpétuent les enseignements du thaumaturge Padmasambhava (VIII^e siècle) et leurs « lamas » sont souvent des officiants mariés vivant au sein des communautés tibétaines. Les Sakyapa, plus axés sur l'ascétisme, sont particulièrement puissants au XIII^e siècle lorsque les Mongols leur confient le gouvernement du Tibet, mais cèdent ensuite le pouvoir aux Karmapa (branche des Kagyüpa). L'école gelugpa, apparue au XV^e siècle avec la réforme de Tsongkhapa (1357-1419), qui met l'accent sur la discipline monastique, l'érudition et la voie graduelle pour atteindre l'Éveil, prend le pouvoir au Tibet au XVII^e siècle et place sur le trône son pontife, le dalaï-lama. Les Gelugpa deviennent alors la principale école bouddhique du Tibet et de Mongolie, reléguant les autres traditions au second plan. Ils obtiennent le soutien de l'État mandchou et le bouddhisme gelugpa devient religion d'État de l'empire sino-mandchou des Qing (1644-1911). Les Chinois, puis à leur tour les Mongols, les appellent les « Bonnets jaunes ». À partir du XII^e siècle, les Karmapa, puis les Gelugpa adoptent la succession de leurs pontifes par réincarnation : ces lignages de maîtres réincarnés, que l'on fait remonter aux maîtres du Tibet et de l'Inde ancienne, assurent une continuité spirituelle et politique, et se perpétuent jusqu'à aujourd'hui (le IX^e Jebtsündamba Khutugtu, lama tibétain vivant dans le sud de l'Inde, est encore objet de vénération des Mongols, bien que non reconnu par la République de Mongolie). C'est ainsi que l'histoire mongole est depuis le XIII^e siècle inextricablement liée à l'histoire tibétaine et à celle de l'empire Qing.

¹ Voir l'ouvrage de Lopez 2003 [1998].

L'histoire du bouddhisme en Mongolie

Les communautés pastorales mongoles avaient et ont perpétué un système religieux indigène généralement qualifié de « religion communale », ou « religion des aînés ² », qui vise principalement à assurer la prospérité, la chance et le bien-être des communautés pastorales et à écarter toute calamité et influence néfaste. Les principaux rites collectifs sont des sacrifices périodiques aux divinités territoriales des montagnes et des fleuves. Les Mongols consultent également des chamanes, par exemple lorsque l'on pense que l'âme d'un malade a été « capturée » et emportée dans l'autre monde par des esprits malins : lors d'un rituel, le chamane mime un voyage sur son tambour cheval pour rechercher l'âme perdue ³. La « religion communale » et le chamanisme sont distincts quoique faisant partie d'un même ensemble de croyances, et interconnectés idéologiquement ⁴.

Aux XII^e et XIII^e siècle, lors de la formation de leur empire, les Mongols sont confrontés aux religions universalistes adoptées par les peuples qu'ils ont soumis ou ralliés : les différentes traditions du bouddhisme (chinois, tibétain, centrasiatique tel que pratiqué par les Ouïgours), le taoïsme, le christianisme nestorien et l'islam. Les empereurs font preuve d'une grande tolérance et organisent des débats interreligieux, tout en rendant un culte sacrificiel au Ciel éternel qui légitime leur souveraineté sur leur immense territoire, à la Terre, et à leurs grands ancêtres. Lorsqu'il fonde en 1279 la dynastie des Yuan (1279-1368) qui règne sur la Chine et le territoire de la Mongolie actuelle, Khubilai Khan (r. 1260-1294) fait du bouddhisme tibétain la religion d'État de son empire ; mais les descendants de Gengis Khan qui conquièrent la Perse et une partie du Moyen-Orient jusqu'à Bagdad – la dynastie des Ilkhans – et la partie méridionale de la Russie jusqu'en Transoxiane – la Horde d'or – se convertissent progressivement à l'islam.

L'aristocratie gengiskhanide des Yuan patronne le bouddhisme tibétain, prend des initiations auprès de grands lamas, fonde temples et monastères et entreprend un travail considérable de traduction des écritures tibétaines en mongol. Les grands lamas tel le Précepteur d'État Phagpa (1235-1280) jouissent d'importants privilèges à la cour, et les *khan* nouent avec ces hiérarques des relations personnelles dans lesquelles le donateur laïc s'engage à supporter matériellement le clergé, et le lama effectue des rituels pour la protection du pays et de la dynastie. La composante tantrique du bouddhisme tibétain assure ainsi la protection de l'État. Mais le bouddhisme ne s'enracine pas encore profondément parmi le peuple mongol.

Après la chute de l'empire Yuan en 1368, les Mongols se replient sur leur ancien territoire steppique au nord de la Chine. Le bouddhisme est alors en déclin dans toute l'Asie intérieure, sans pour autant disparaître totalement : quelques monastères itinérants, sous la yourte, se maintiennent. À la fin du XVI^e siècle, les Mongols d'Asie intérieure renouent officiellement avec les lamas tibétains de différentes écoles : les princes gengiskhanides adoptent l'un après l'autre le bouddhisme tibétain, voyant dans cette religion prestigieuse et organisée un moyen de renforcer leur influence politique et de favoriser à terme le rétablissement d'un grand empire mongol. Le roi Altan Khan (1507-1582) de Mongolie méridionale confère en 1578 à Sönam Gyatso, chef des Gelugpa et troisième successeur de Tsongkhapa le titre de dalaï-lama (« vaste

² Le terme de « religion populaire » généralement utilisé ne convient pas, car ces pratiques sont adoptées tant par les éleveurs que par les chefs. Par ailleurs, ces cultes, pratiques et rituels ne forment pas un système organisé, théorisé et institutionnalisé.

³ La meilleure synthèse en français sur le chamanisme est Hamayon 1990.

⁴ Voir la distinction opérée par Caroline Humphrey (1995) entre « paysages à chefs » et « paysages à chamanes ».

comme l'océan »)⁵. La reconnaissance de la réincarnation de ce dernier en la personne d'un gengiskhanide permet de sceller à nouveau et durablement l'alliance tibéto-mongole. Les écoles sakyapa, nyingmapa et karmapa restent présentes dans les steppes. Mais, profitant des divisions entre les royaumes mongols et recherchant le support militaire mongol pour affermir leur propre situation au Tibet, les Gelugpa envoient de nombreux missionnaires et l'emportent sur les écoles anciennes. Moines mongols et tibétains parcourent la steppe, prêchent la doctrine bouddhique de la Grande Muraille jusqu'au lac Baïkal, et persécutent le chamanisme qui ne resta vivant qu'en marge des khanats. Usant de persuasion et parfois de force, ils brûlent les figurines chamaniques (*ongon*) et offrent du bétail en échange de conversions⁶. Les Mongols se convertissent massivement, fondant en pleine steppe quelque deux mille monastères dont les principaux sont à l'origine de villes modernes comme Oulan-Bator.

Au XVII^e siècle, les Mandchous, fondateurs du dernier empire nomade qui se lève dans la steppe, celui des Qing, patronnent officiellement le bouddhisme de rite tibétain, espérant attirer leurs voisins mongols dans leur orbite. Avant même de conquérir la Chine, le souverain mandchou, conjuguant habileté politique et intérêt personnel, se proclame successeur de Gengis Khan et émanation du *bodhisattva* Manjushri, afin de rallier les Mongols gengiskhanides alors déchirés par les querelles intestines. Ceux-ci sont divisés en Mongolie-Intérieure et Mongolie-Extérieure, et fixés dans des « bannières » aux frontières qu'ils ne peuvent plus franchir sans autorisation. Les Mongols occidentaux djoungars opposent quant à eux deux cents ans de farouche résistance avant d'être exterminés.

L'Église bouddhique des Mongols intégrés à l'empire Qing est caractérisée par sa dépendance spirituelle vis-à-vis du Tibet et du dalaï-lama, la gestion basée à Pékin de son administration et une grande autonomie de fait à l'échelle locale. Les Khalkha reconnaissent le Jebtsündamba pour chef spirituel, de rang égal au dalaï-lama et au panchen-lama. Premier du lignage, le grand Zanabazar, maître spirituel, sculpteur mais aussi politicien, eut une profonde influence sur son peuple. Ses successeurs siègent dans le grand monastère d'Ourga jusqu'à l'avènement du régime communiste en 1924. Sa légitimité est telle que, bien que née tibétain, sa huitième réincarnation est proclamée roi de Mongolie indépendante en 1911.

Persécuté au XX^e siècle par les régimes communistes chinois, mongols et soviétiques, le bouddhisme renaît de ses cendres dans les années 1990 dans la Mongolie démocratique, chez les Bouriates, les Kalmouks et les Touvines (ethnie turque pratiquant également le bouddhisme de rite tibétain) de l'ancien bloc soviétique et chez les Mongols de Chine.

Le monachisme mongol

Nombre de ces monastères furent d'abord des temple-yourtes nomadisant avec les campements princiers, avant de se sédentariser. Une centaine d'entre eux regroupe aux XVIII^e et XIX^e siècles de cinq cents à plusieurs milliers de moines et enseigne dans leurs collèges la doctrine et la philosophie, le Kalachakra (étude des mathématiques, de la divination, de l'astrologie), la médecine et l'ésotérisme, mais la majorité des monastères n'a qu'une dizaine de moines en résidence.

⁵ C'est la première fois que ce titre est donné ; il sera octroyé rétrospectivement aux deux prédécesseurs de Sönam Gyatso, celui-ci étant reconnu comme le III^e dalaï-lama.

⁶ Sur la persécution du chamanisme : Heissig 1953.

Les monastères et leur clergé vivent en interaction constante avec la société laïque. Jusqu'au début du XX^e siècle, dans certaines régions, plus de la moitié de la population masculine a pris les vœux et l'habit monastique (il n'y a pas à proprement parler de monachisme féminin en Mongolie). Seule 1 % de la communauté monastique poursuivait des études dans les collèges spécialisés : la grande majorité des moines ne dépassait pas l'ordination de novice, et vivait d'élevage, ne venant au monastère que pour les rituels mensuels (on les appelle les « moines de la steppe »). L'État mandchou tenta d'imposer des restrictions pour limiter la population monastique en fixant des quotas de moines par monastère, mais n'eut pas les moyens de faire respecter ces mesures.

Le monastère bouddhique remplit des fonctions multiples : il est école pour les moines, lieu de culte, centre de commerce, banque, parfois collège de traduction et d'interprétation des textes du canon, centre de consultation médicale... Exempt de taxes et de corvées, il possède sa juridiction propre, son économie est diversifiée⁷, et il joue un rôle de premier plan dans les échanges commerciaux et financiers. Un grand monastère pouvait disposer de 20 000 hectares de terres et de 10 000 à 30 000 têtes de bétail. Les grands festivals monastiques qui réunissent pour quelques jours la population entière d'un district, comme la fête du Mois blanc (Nouvel an mongol), sont aussi l'occasion d'importants échanges économiques. Le monastère est également le centre d'une intense activité intellectuelle dont le vecteur reste toutefois la langue tibétaine⁸. Même si tous les moines ne partagent pas équitablement sa prospérité, le monastère, grâce à la diversité de ses activités qui le rend moins sensible aux catastrophes naturelles et économiques, procure généralement aux moines et même aux laïcs travaillant pour lui une existence plus facile que celle de simples éleveurs. Certains moines deviennent des lettrés dont l'administration séculière a besoin – conseillers, ambassadeurs, secrétaires, historiens, comptables. Cette élite qui sort des rangs monastiques connaît le tibétain, parfois le chinois et le mandchou, les mathématiques, la lecture et l'écriture, la gestion, et a eu maintes occasions de voyager. L'influence du bouddhisme tibétain forme ainsi un contrepoids important à la sinisation de l'élite mongole.

Les nombreuses réincarnations et leurs monastères ont jusqu'au début du XX^e siècle un pouvoir économique considérable, et forment une hiérarchie parallèle à celle de l'aristocratie, avec titres et sceaux. L'institution bouddhique prend une importance prépondérante, tant spirituelle que temporelle, devenant en moins de trois siècles un pilier de la société mongole, qu'on est tenté de qualifier de féodale. En Mongolie-Extérieure, elle se développe comme un État dans l'État, avec des bannières monastiques dirigées par des lamas réincarnés qui gouvernent une population de « serfs » laïcs. Le Jebtsündamba a par exemple 85 000 serfs et 24 000 moines sous sa dépendance. Des propos anticléricaux virulents s'élèvent depuis la fin du XIX^e siècle contre cette institution « parasite » de la société. Dans les années 1930, les statistiques révèlent les possessions démesurées de l'Église que la République populaire va s'efforcer de liquider. On estime qu'elle contrôlait encore près de la moitié de l'économie mongole et 20 à 25 % du bétail.

⁷ Voir Miller 1959.

⁸ Les moines apprenaient le tibétain, mais beaucoup le lisaient sans le comprendre. Un moine sur dix lisait le mongol selon les estimations du savant russe Pozdneeov à la fin du XIX^e siècle.

Bouddhisme tibétain ou bouddhisme mongol ?

Le bouddhisme de rite tibétain, enraciné depuis plus de trois cents ans dans le cœur des Mongols, est devenu bouddhisme mongol, au point que les moines tibétains qui s'établissent de nos jours à Oulan-Bator sont choqués de constater que les moines mongols peuvent se marier, et pratiquent des rites qui mêlent traditions gelugpa (les « Bonnets jaunes ») et traditions plus anciennes, dites « rouges ». De plus, au XIII^e siècle le bouddhisme de rite tibétain adopté par l'aristocratie mongole s'était déjà enrichi d'influences du bouddhisme ouïgour, xixia et même chinois par le biais de grands maîtres et de traducteurs. Aux XIII^e siècle et XIV^e siècle, puis aux XVI^e et XVII^e siècle, grâce à une considérable entreprise de traduction du canon, le bouddhisme se mongolise ; les moines mêlent des traditions et des liturgies de différentes écoles tibétaines, rédigent des traités, des commentaires, des prières en mongol aussi bien qu'en tibétain, et accordent leurs préférences à certaines divinités.

Malgré le contrôle de l'État Qing, qui tente de limiter le nombre de moines, le pouvoir des monastères et de contrôler les réincarnations, et malgré l'influence politique et économique du Jebtsündamba, les grandes institutions monastiques mongoles conservent une grande indépendance, chacune ayant son ou ses lamas réincarnés. Toutefois, le plus haut degré universitaire monastique, celui de *lharamba*, ne pouvait être passé qu'à Lhasa, devant le dalaï-lama, et la ville sainte tibétaine était considérée comme le lieu de pèlerinage suprême des Mongols.

En certains lieux et à certaines époques, des volontés politiques ont tendu vers une re-tibétanisation du bouddhisme en Mongolie – sous les Qing par exemple, tant dans le domaine de la liturgie que de l'architecture, lorsque les lamas de la cour mandchoue et les autorités religieuses mongoles éduquées au Tibet cherchent à établir une « orthodoxie » et imposent le tibétain comme langue de l'Église⁹ – ou vers une (re-)mongolisation – en Mongolie au XVI^e siècle, en Bouriatie au début du XX^e siècle, enfin, dans la Mongolie d'aujourd'hui.

De nos jours, si la liturgie est entièrement en tibétain (malgré l'existence du canon en mongol), de nombreux laïcs écoutent des prêches ou lisent des prières en mongol. Certains lamas prônent l'adoption d'une liturgie en mongol afin de faire face à la concurrence du christianisme dans un espace religieux reconfiguré. Mais le tibétain reste la langue de l'Église : il est d'autant plus efficace qu'on ne le comprend pas, et c'est son écriture « magique » qui donne leur pouvoir aux amulettes et aux formules de consécration.

Bouddhisme et religion indigène des Mongols

En Mongolie, comme dans les autres pays d'Asie, le bouddhisme s'est accommodé des croyances et des rites locaux. Mais les missionnaires bouddhistes ne pouvaient tolérer la présence des chamanes, qui leur faisaient concurrence. Persécutés, ceux-ci n'ont survécu qu'aux marges de la Mongolie, dans les zones forestées (chez les Bouriates au nord, les Darkhad à l'ouest et les Khorchin au sud-est), et dans la plupart des aires culturelles mongoles, le

⁹ Trois monastères gelugpa avaient l'autorisation impériale exceptionnelle d'utiliser le mongol dans la liturgie quotidienne sous les Qing. Dans les faits, le mongol et le tibétain étaient utilisés conjointement dans la plupart des monastères.

chamanisme n'existe plus qu'à l'état de traces, de souvenir ou de tradition, sans chamane. Dans certaines régions comme dans l'est de la Mongolie-Intérieure, un chamanisme dit « jaune », fortement teinté d'influences bouddhiques, a pu se perpétuer. Un « néochamanisme » mêlant pratiques anciennes, *new age* et influences contemporaines variées voit cependant le jour depuis 1990, en particulier à Oulan-Bator.

En dehors du monastère, les moines effectuent un certain nombre de rites pour des particuliers ou des communautés : ils bénissent des habitations, consacrent les troupeaux, effectuent des rituels pour la longévité, pour appeler la bonne fortune ou écarter les épidémies, soignent hommes et troupeaux, impriment des amulettes de protection et assurent les services funèbres. Mais est-ce le bouddhisme qui a absorbé les pratiques indigènes, comme on le dit généralement ¹⁰, ou est-ce que ces croyances et rites se sont perpétués en absorbant des influences bouddhiques ? Dans sa thèse de doctorat, le chercheur B. Uranchimeg a étudié les emprunts croisés entre les deux systèmes religieux, et montre que c'est avant tout ces pratiques autochtones qui ont en quelque sorte gagné en efficacité en empruntant aux rites, prières et panthéon bouddhiques ¹¹. Les divinités des montagnes et des rivières mongoles ainsi que Gengis Khan ont pris une nouvelle identité bouddhique, généralement guerrière, pour protéger la doctrine (mais ont été en quelque sorte dépersonnalisés). Le panthéon indigène mongol a intégré les bouddhas, *bodhisattva* et divinités bouddhiques, et les rituels indigènes se sont enrichis en empruntant la structure, le vocabulaire et les formules bouddhiques, sans pour autant devenir des rituels bouddhiques. Les moines sont invités à participer aux rituels aux *ovoo* pour attirer sur les communautés les grâces de ces dieux locaux, et à écrire des prières pour en accroître l'efficacité, mais n'ont jamais pu imposer l'abolition des sacrifices animaux ¹². La religion indigène a ainsi adopté l'efficacité de l'écrit et des formules prophylactiques.

Bien que les divinités locales soient représentées dans les monastères parmi les divinités protectrices, elles n'ont pas été véritablement intégrées dans le panthéon bouddhique, qui dans d'autres pays s'est pourtant montré très accueillant. Les moines ne font pas de rituels aux divinités locales au sein des monastères. Le bouddhisme s'est donc mongolisé en adoptant certaines pratiques spécifiques (tolérance du mariage des moines, rites *nyingmapa* adoptés au sein de monastères *gelugpa*...) mais n'a pas assimilé la religion autochtone des Mongols. Le bouddhisme mongol est donc bien du bouddhisme et non un syncrétisme entre bouddhisme et croyances populaires.

En réalité, les deux types de croyances et de ritualités sont complètement enchevêtrés sans qu'il y ait de syncrétisme. Sur un lieu de pèlerinage bouddhique, le pèlerin laïc passe d'un régime de croyance à l'autre sans transition : il effectue les prosternations permettant d'accumuler des mérites pour lui-même et ses parents défunts dans le but d'obtenir une meilleure réincarnation, et se frotte contre des pierres sacrées ou se faufile dans des grottes étroites pour obtenir chance et bonheur dans sa vie terrestre et une descendance nombreuse.

Aujourd'hui, le désir de faire revivre les traditions nationales/ethniques et le besoin moderne de se rattacher à une religion universaliste fait que la très grande majorité des Mongols, même après avoir traversé soixante-dix ans d'athéisme soviétique ou trente ans de communisme

¹⁰ Opinion généralement partagée par les chercheurs sur le sujet, à la suite du grand mongolisant Walther Heissig (1973 [1970]).

¹¹ Uranchimeg 2009.

¹² Lors de ces rituels, un mouton est sacrifié hors de la vue des moines, et sa viande est présentée sur l'autel. Les moines font le rituel non au pied de l'*ovoo* mais à une certaine distance.

chinois, se proclame « bouddhiste »¹³. Le renouveau du bouddhisme, bien que compromis par la coupure temporelle (avec les grands maîtres et les traditions du début du xx^e siècle) et spatiale (le Tibet) et par les conditions économiques précaires des populations mongoles, semble en bonne voie dans les deux Mongolie et chez les Mongols de Russie. Depuis les années 1990, les Mongols ont pris conscience de l'exceptionnelle richesse de leur héritage bouddhique. Dans les années 1990-2000, une centaine de monastères ont été refondés en République de Mongolie, une douzaine en Bouriatie ; une centaine est aujourd'hui active en Mongolie-Intérieure.

Références

Atwood, Christopher P., *Encyclopedia of Mongolia and the Mongol Empire*, New York : Facts On File, 2003 (Library of World History).

Bawden, Charles R., *The Modern History of Mongolia*, Londres & New York : Kegan Paul International, 1989 [Londres, 1968].

Berger, Patricia & Terese Tse Bartholomew (eds), *Mongolia : the Legacy of Chinggis Khan*, Londres & New York : Thames and Hudson ; San Francisco (Ca.) : Asian Art Museum of San Francisco, 1995.

Charleux, Isabelle, *Temples et monastères de Mongolie-Intérieure*, Paris : Comité des Travaux Historiques et Scientifiques & Institut National d'Histoire de l'Art, 2006b (+ 1 Cd-rom).

Elverskog, Johan, *The Jewel Translucent Sûtra. Altan Khan and the Mongols in the Sixteenth Century*, Leyde & Boston : E. J. Brill, 2003 (Brill's Inner Asian Library, 8).

_____, *Our Great Qing: The Mongols, Buddhism, and the State in Late Imperial China*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2006.

Even, Marie-Dominique, « L'au-delà dans les représentations religieuses des Mongols », in *La Mort et l'au-delà. Une rencontre de l'Orient et de l'Occident*, Paul Servais (éd.), Louvain-la-Neuve : Bruylant Academia, 1999, p. 149-196.

Hamayon, Roberte, *La Chasse à l'âme. Esquisse du chamanisme sibérien*, Nanterre : Société d'ethnologie, 1990.

Heissig, Walther, « A Mongolian Source to the Lamaist Suppression of Shamanism in the 17th century », *Anthropos* 48/1-2 (1953), p. 1-29 et 48/3-4 (1953), p. 493-536.

_____, « Les religions de la Mongolie », in *Les Religions du Tibet et de la Mongolie*, Giuseppe Tucci & Walther Heissig, trad. de l'allemand par R. Saille, Paris : Payot, 1973, p. 337-488 [Stuttgart, 1970].

¹³ Au sens restreint, « bouddhiste » qualifie la communauté monastique ainsi que les laïcs ayant pris des vœux. Le bouddhisme demande aux laïcs d'accomplir des œuvres méritoires – le premier étant d'effectuer des donations à l'Église – mais n'impose pas de « profession de foi » ou de participation active à des rituels.

Humphrey, Caroline, « Chiefly and Shamanist Landscapes in Mongolia », in *The Anthropology of Landscape : Perspectives on Place and Space*, Eric Hirsch & Michael O’Hanlon (eds), Oxford : Clarendon Press, 1995, p. 135-162.

Jagchid, Sechin, *A Mongolian Living Buddha : Biography of the Kanjurwa Khutughtu*, New York : State University of New York Press, 1983.

___ & Paul Hyer, *Mongolia’s Culture and Society*, Boulder (Colorado) : Westview Press ; Folkestone (G.B.) : Dawson, 1979.

Lattimore, Owen & Isono Fujiko, *The Diluv Khutagt. Memoirs and Autobiography of a Mongol Buddhist Reincarnation in Religion and Revolution*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1982 (Asiatische Forschungen, 74).

Lopez, Donald, *Fascination tibétaine. Du bouddhisme, de l’Occident et de quelques mythes*, trad. de l’anglais par Nathalie Münter-Guiou, préface de Katia Buffetrille, Paris : Autrement Frontières, 2003 [Chicago & Londres, 1998].

Miller, Robert J., *Monasteries and Culture Change in Inner Mongolia*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1959 (Asiatische Forschungen, 2.).

Müller, Claudius & Henriette Pleiger (eds), *Dschingis Khan und seine Erben. Das Weltreich der Mongolen*, München: Hirmer Verlag, 2005.

Pozdneev, Aleksej M., *Religion and Ritual in Society : Lamaist Buddhism in late 19th-century Mongolia*, trad. du russe par Alo Raun & Linda Raun, dir. par John R. Krueger, Bloomington : The Mongolia Society, 1978 [Saint-Pétersbourg, 1887] (The Mongolia Society Occasional Papers, 10).

Sagaster, Klaus, « The history of Buddhism among the Mongols », in *The Spread of Buddhism*, Ann Heirman & Stephan Peter Bumbacher (eds), Leyde & Boston : Brill, 2005, p. 379-432 (Handbook of oriental Studies, Section 8, Central Asia, vol. 16)

Stein, Rolf A., *La Civilisation tibétaine*, Paris : L’Asiathèque, 1987 [1962].

Trésors de Mongolie. XVII^e-XIX^e siècles, Françoise Aubin, Gilles Béguin *et al.*, Paris : Réunion des musées nationaux, 1993.

Uranchimeg, Borjigin Ujeed, « Indigenous Efforts and Dimensions of Mongolian Buddhism – Exemplified by the Mergen Tradition », PhD dissertation, SOAS, Department of the Study of Religions, Londres, 2009.